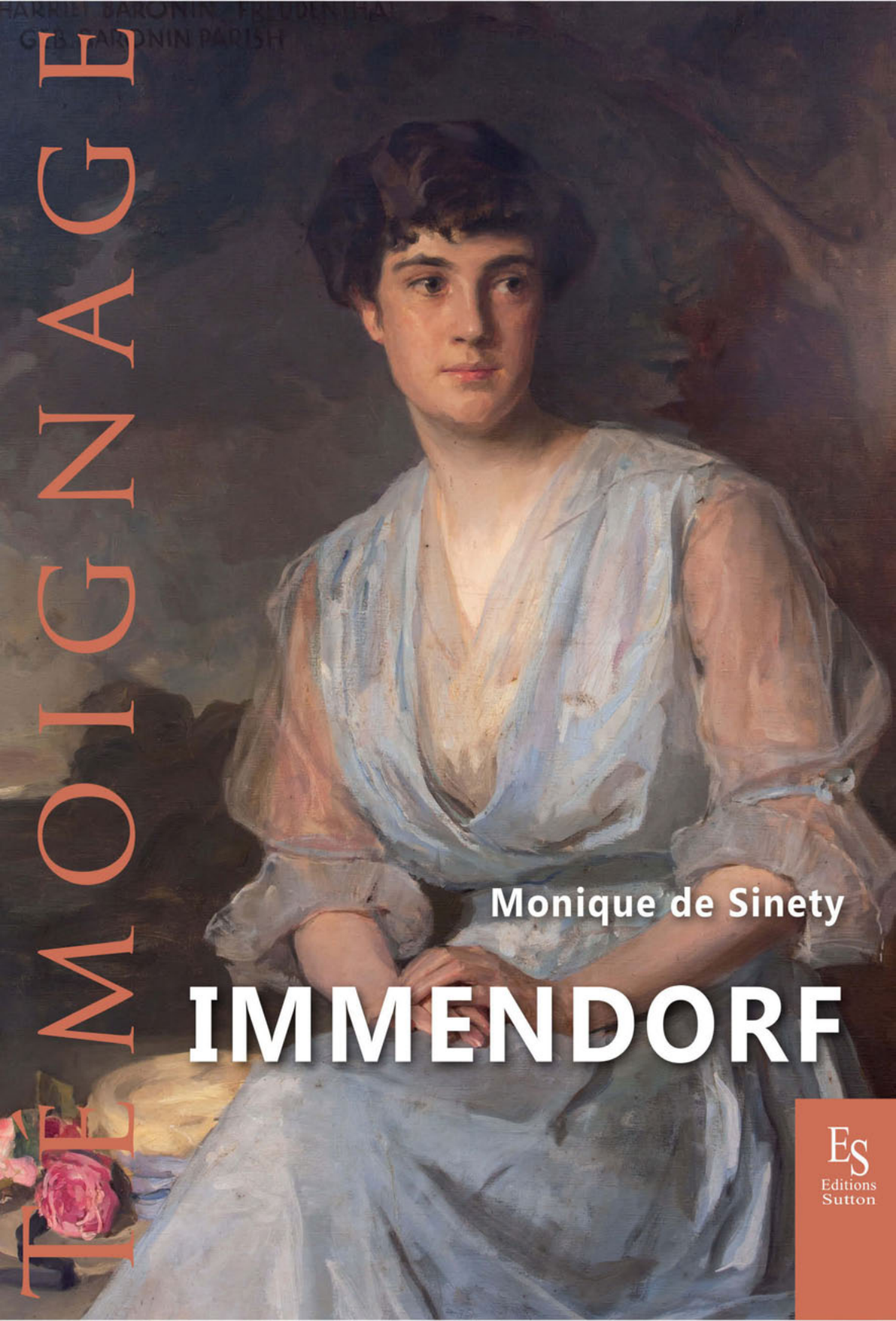
TÉMOIGNAGE



Monique de Sinety

IMMENDORF

ES Editions Sutton

IMMENDORF

Monique de Sinety

IMMENDORF

ES
Editions
Sutton

Éditions Sutton
6, place Jean-Jaurès
37000 Tours

Première édition 2e trimestre 2025
© Éditions Sutton 2025
Tous droits réservés. Crédit photographique,
droits réservés pour les ayants droit non identifiés.

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, du texte et/ou de la nomenclature contenus dans le présent ouvrage, et qui sont la propriété de l'éditeur, est strictement interdite.

ISBN 978-2-8138-2153-9

Dépôt légal : 2e trimestre 2025
Imprimé en UE

Chaque individu possède la puissance de vibrer
à tous les battements dont le cœur
de ses parents fut agité, au long des siècles.

Maurice Barrès, *Un Homme libre*, 1889.

PRÉFACE

Le récit qui suit a l'ambition de conter la vie d'une famille autrichienne au travers du personnage de Tetty, dont le parcours fut bouleversé par la Seconde Guerre mondiale. Ce conflit constitue un repère majeur de l'histoire du monde au XXe siècle. Ce faisant, il a engendré une multitude de petites histoires qui, si elles n'étaient pas retranscrites, tomberaient dans l'oubli et disparaîtraient à jamais. Et pourtant, ces « anecdotes » sont consubstantielles à la Grande Histoire, et il serait dramatique de les effacer de nos mémoires.

Les rapporter permet de comprendre les mécanismes qui lient tous ces bouleversements ainsi que les petites révolutions, intimes parfois, qui ont amené certaines personnes, confrontées à des situations inédites, à prendre des décisions majeures.

Monique, la dernière fille de Tetty, a voulu coucher les mémoires de sa maman dans un récit qui permettra à sa famille, ses amis et toutes celles et ceux qui ont croisé cette femme d'exception, d'en découvrir le parcours et d'en cerner la personnalité peu banale, riche et atypique.

Cette histoire pourrait également faire l'objet d'un véritable « roman fleuve ». Néanmoins, de la gouvernante au prêtre héroïque, du cocher à la princesse roumaine, des villageois aux grands professeurs de médecine, les personnages sont réels et les patronymes ont été conservés. Afin de tisser un lien entre tous ces événements, les dialogues sont parfois romancés, mais à l'exception de quelques scènes, les événements contés et le ressenti de chaque protagoniste ne sont pas le fruit de l'imagination de l'auteure. Ils sont avérés et permettront

peut-être aux lecteurs, en particulier aux plus jeunes d'entre eux, de se rendre compte qu'à quelques lieues à l'est de la France, la situation après la guerre de 1939-1945 était loin d'être apaisée. Les médias n'en ont que trop peu parlé ; pourtant, ce conflit a abouti, pendant plus de dix longues années, à l'occupation de ces territoires par les Soviétiques.

Soumis à ces bouleversements majeurs, le destin de nombreuses familles a littéralement vacillé. L'histoire peu banale de Tetty, qui n'a pu construire sa vie que loin des siens et de sa terre natale, en est la parfaite illustration.

Pierre Marche

Thérèse de Sinety

16 décembre 2022

Je m'appelle Thérèsa, mais en Autriche, tout le monde m'a toujours surnommée Tetty.

J'ai quatre-vingt-onze ans et je pense être au soir de ma vie. En tous cas, cela y ressemble beaucoup.

Hier, j'avais encore envie de me battre mais aujourd'hui, je suis fatiguée, très fatiguée. Je ne maîtrise plus mon corps, les médicaments sans doute… Pourtant, je reste encore bien consciente de tout ce qui se passe autour de moi.

Je suis en paix avec le Seigneur depuis longtemps. J'espère que cette dernière année en maison de retraite aura été mon purgatoire. Je souris tous les jours à mes visiteurs mais je souffre tant d'avoir perdu ma liberté, d'être si dépendante de tous, de devoir appeler quelqu'un pour ramasser mes lunettes ou aller aux toilettes. C'est tellement humiliant.

Dans l'après-midi, le prêtre est venu me donner l'extrême onction. Il paraissait quelque peu embarrassé. Si j'avais plus de temps, je le guiderais. Je lui dirais de s'assoir à côté de moi, de me prendre la main et de me regarder droit dans les yeux. Je lui apprendrais à poser les bonnes questions et à écouter. Je lui dirais qu'être prêtre ne veut pas dire perdre son humanité. Mais je n'ai plus de temps, quelqu'un d'autre devra le faire à ma place.

Ma famille m'a entourée toute la journée. Je crois qu'ils sont venus me dire À Dieu. J'ai eu ce bonheur, cette chance de les avoir autour de moi pendant toute ma vieillesse. J'ai profité de mes petits-enfants, j'ai suivi leur évolution, je les ai vus grandir et devenir adultes. La famille a été l'ancrage de ma vie.

Maintenant, le calme de la nuit est revenu.

J'entends une voix, celle de ma dernière fille qui est restée auprès de moi. La tessiture en est assez grave. Je ressens son angoisse maîtrisée, et j'essaie de me concentrer sur ses paroles.

Elle me raconte une histoire, celle de ma famille et celle de ma vie. Je ne pensais pas que l'on pouvait dire autant de choses

à mon sujet, mais il est vrai que j'en ai vécu des aventures. J'aimerais l'interrompre pour ajouter des détails, lui dire que souvent elle se trompe, lui raconter la vérité. C'est impossible, mon corps ne m'obéit pas. Alors j'écoute. Mon esprit s'envole et je me replonge dans ces souvenirs que j'ai enfouis au plus profond de mon cœur.

Mes cheveux volent dans le vent. Je suis couchée sur l'encolure d'Hanni et nous galopons sur la colline, dans cette grande prairie sauvage qui surplombe la vallée. Prinz caracole tout autour de nous.

Mon cœur est apaisé.

1920

PETITE MARIA

Elle ressentit les premières douleurs dès le lundi matin. Elle se retourna et essaya de replier ses jambes. Ce fut comme si mille aiguilles lui vrillaient les reins. C'était trop tôt, elle était enceinte de sept mois et il restait encore quelques semaines avant l'accouchement. Le jour se levait à peine. Les rideaux tirés laissaient la chambre encore dans la pénombre. Elle se releva péniblement et s'assit au bord du lit. Très enflées, ses mains et ses chevilles avaient pris une couleur sombre, assez inquiétante. Son ventre proéminent se durcissait et lui faisait mal. La venue de ce premier enfant si désiré s'annonçait malheureusement compliquée. Depuis des semaines elle se traînait et s'obligeait par volonté à s'acquitter de ses tâches quotidiennes, sans porter grande attention aux signes avant-coureurs que son corps lui envoyait.

Cela faisait déjà presque deux ans que la jeune Harriet s'était installée à Immendorf. Son mariage avec Rudolf von Freudenthal lui avait permis de découvrir cette jolie région vallonnée qui lui était jusqu'alors inconnue. Selon un équilibre harmonieux, champs, vignes et forêts composaient la campagne environnante, et du haut de l'une des tours du château, on pouvait admirer un paysage au relief doux et poétique. Les terres de la propriété étaient réparties autour de trois grosses fermes, le Gottlhoff, le Nexenhof et le Meierhof[1]. L'habitat de la région n'était pas diversifié. Les bourgades étaient bâties sur le même modèle, avec l'église, véritable cœur du village, érigée sur la place, au centre du bourg. Celui-ci était traversé par une grande

1 - Lieux-dits de la propriété.

et large rue principale, bordée de part et d'autre de maisons fleuries, aux façades joliment colorées. Chacune de ces habitations à vocation agricole possédait une cour intérieure et de grandes dépendances ainsi qu'une sortie à l'arrière, qui permettait d'accéder directement aux champs.

Issue de la haute aristocratie tchèque, Harriet était une belle jeune fille, d'un maintien rare. Sa beauté et son élégance avaient créé autour d'elle une certaine rivalité entre les nombreux prétendants qui essayaient d'obtenir une danse lors de la saison des bals. De grands peintres tels que Carl Moll[1] ou John Quincy Adams[2] avaient peint son portrait, et un tableau la représentant, fut même exposé au musée du Belvédère à Vienne.

Elle avait rencontré le baron lors d'une réception chez ses cousins les Wiedersperg[3], tchèques comme elle, et installés depuis quelques années en Autriche. Le lendemain de cette belle soirée, un grand pique-nique avait été organisé dans les jardins du château de Schönbrunn. Rudolf, en tenue militaire, avait une allure folle. Il était grand, bien bâti. Les cheveux bruns, les yeux verts, il possédait un visage aux traits réguliers et aimables. Le jeune homme s'était directement dirigé vers elle ; ils avaient conversé joyeusement tout l'après-midi, jusqu'à en oublier leur entourage. Il l'avait charmée par son intelligence, sa vision si moderne du monde et sa joie de vivre malgré le traumatisme de la guerre. En retour, il avait été envoûté par sa grâce, son élégance et la droiture qui se lisait dans son regard. Tous deux tombèrent follement amoureux, se virent régulièrement pendant toute la belle saison et décidèrent de se marier avec l'approbation de leurs deux familles.

Situé au nord de la Basse-Autriche, à une petite centaine de kilomètres de la capitale, le château de la famille Freudenthal était une ancienne forteresse moyenâgeuse de quatre étages. Au tout début du XIXe siècle, les douves avaient été bouchées et le pont-levis supprimé. La construction restait toutefois impressionnante avec ses quatre

---

1 - Peintre autrichien co-fondateur du mouvement « Sécession » présidé par Klimt. Il se déclara favorable au IIIe *Reich*. À l'arrivée de l'Armée Rouge à Vienne en avril 1945, il se suicida en même temps que sa fille et son gendre.

2 - Il est l'auteur du portrait d'Harriet figurant sur la première de couverture de ce livre. Portraitiste d'ascendance américaine, J. Quincy Adams fut l'un des peintres référents de la famille impériale de Habsbourg. Plusieurs de ses tableaux sont aussi exposés au Musée militaire de Vienne puisqu'il a peint de nombreuses scènes de bataille lors de la Première Guerre mondiale.

3 - Adelheid, la mère d'Harriet est une Wiedersperg.



Immendorf et son impressionnant perron.

grosses tours, une grande cour intérieure rectangulaire et un large et imposant perron, auquel on accédait par deux grands escaliers extérieurs. Le château avait traversé les siècles avec succès et toutes les rénovations successives lui avaient donné une certaine grâce que ne possédaient pas les propriétés sévères de la région. Dans l'immense entrée, un escalier majestueux en pierre et marbre rose rejoignait les étages supérieurs. Desservis par une grande galerie ornée de colonnades aux volutes baroques, les salons d'apparat étaient au rez-de-chaussée ainsi que la salle à manger des invités. Les quartiers du personnel se trouvaient dans l'aile est, et la grande cuisine occupait une partie de l'entresol. Une quinzaine de domestiques travaillaient en permanence au château. On dénombrait cinq servantes, deux valets de chambre, deux cuisinières, une gouvernante, une couturière, un palefrenier, un cocher, et deux jardiniers. Au deuxième étage, à l'ouest, un grand appartement de cinq pièces était régulièrement occupé par Cari, le frère jumeau de Rudolf, qui débarquait toujours à l'improviste et s'installait pour une durée indéterminée.

Juste avant le mariage, avec la délicatesse qui les caractérisait, le baron et la baronne Carl et Agathe von Freudenthal[1], ses beaux-parents,

1 - À la chute de l'Empire austro-hongrois en 1919, les titres de noblesse (*von* ou *zu*) ont été abolis lors du traité de Saint-Germain. La loi ne fut pourtant guère appliquée et les aristocrates continuèrent à utiliser officiellement leurs particules nobiliaires jusque dans les années 1970-80. Tout au long de ce livre, je citerai ces titres, non par effet de snobisme, mais seulement pour établir la réalité de l'époque. En effet, en Autriche, les nobles étaient appelés par leurs titres en toutes circonstances.

avaient laissé la jouissance de la propriété au jeune couple, tout en s'aménageant une suite au premier étage. Ils partageaient leur temps entre leur hôtel particulier de Vienne sur l'Erggplatz, et Immendorf. Leurs arrivées étaient souvent bruyantes et impressionnantes car le baron Carl se déplaçait toujours dans sa calèche anglaise aux sièges capitonnés de satin rose, tirée par quatre chevaux que son cocher menait d'un train d'enfer. Lorsqu'ils étaient là, le soir, de la fenêtre de sa chambre, Harriet pouvait apercevoir de l'autre côté de la cour, le halo des bougies qui éclairaient le bureau-bibliothèque de son beau-père. L'électricité avait été installée dans tout le château depuis cinq ans mais le baron Carl, quand il était seul, en refusait l'usage. Il s'était lancé dans l'écriture d'un mystérieux manuscrit et préférait travailler sous la lumière douce et tremblotante des chandelles plutôt que sous l'éclairage éblouissant des ampoules électriques.

Les bruits du personnel qui s'activait dans la cour lui parvenaient par la fenêtre. Rutkla Gottfried, le cocher, avait déjà attelé la calèche. Le martellement des sabots des chevaux impatients résonnait sur les pavés glissants. Il était temps de se lever et de s'habiller. Malgré la pluie incessante de ces derniers jours, son époux se préparait sûrement à partir pour Vienne, où l'attendait le lendemain, un rendez-vous important. Elle entendit les pas feutrés de Mitzy sa chère camériste, qui l'avait suivie à son mariage. Cette dernière était la seule personne de son entourage avec laquelle elle pouvait s'exprimer en tchèque, langue généralement employée par les classes populaires car l'aristocratie tchèque n'utilisait que l'allemand et le français.

Mitzy frappa doucement à la porte et entra sans attendre de réponse. Elle tenait dans ses mains, un plateau garni d'une théière fumante, de deux toasts encore chauds et d'un petit pot de confiture. Elle posa le tout sur la desserte, s'avança vers les fenêtres et tira d'un coup sec les rideaux, laissant le jour entrer dans la pièce. Se retournant vers sa maîtresse, son regard se porta immédiatement sur les pieds d'Harriet. Elle retint un cri et se précipita vers le lit.

– Madame, vous avez une mine de chien ! Vous n'pouvez pas vous lever. Restez au lit. J'cours chercher Monsieur le baron pour qu'il appelle le docteur.

– Mitzy, Ne t'inquiète-pas. Aide-moi plutôt à m'assoir. Ce n'est pas encore la date du terme. Tu sais bien que notre ami et cher docteur est à Vienne, et qu'il lui faudra des heures pour arriver.

– Madame, vous n'vous êtes pas regardée dans le miroir. Y a quelque

chose de pas normal. Je vous interdis de bouger ! Attendez-moi.

Dévalant les escaliers, la gouvernante partit à la recherche de Rudolf, qu'elle trouva en train de terminer son petit déjeuner en compagnie de son père.

– Monsieur le baron, pardonnez-moi, mais Madame la baronne n'va pas bien. Faut faire quelque chose. On n'peut pas la laisser comme ça.

L'accent à couper au couteau de la camériste de son épouse avait toujours le don de faire sourire Rudolf. Mais cette fois-ci, alarmé par le ton de sa voix, il ne pensa même pas à s'en amuser. Montant quatre à quatre le grand escalier, il trouva sa femme toute pâle, qui essayait tant bien que mal de se lever.

– Harriet ma chérie, pourquoi ne m'as-tu rien dit ce matin ? Tu as l'air si faible. Je vais annuler tous mes rendez-vous. Impossible de faire venir le professeur Waibl rapidement, mais il faut que tu voies quelqu'un. Je vais chercher tout de suite le docteur Heineke.

Ce dernier était un personnage haut en couleur, dont le ventre proéminent laissait entrevoir son appétence pour la bonne chère et le bon vin. Il avait dépassé depuis très longtemps l'âge d'une retraite bien méritée mais soignait encore quelques patients du village pour de légères pathologies. À Immendorf, il était apprécié de tous car c'était un compagnon simple, jovial et cultivé. Il venait aussi très souvent dîner au château et affrontait régulièrement le baron Carl aux échecs.

Rudolf revint rapidement avec le médecin qui ausculta longuement Harriet et se rendit compte de la gravité de la situation. La couleur de peau, le gonflement des membres, la fièvre élevée et le pouls rapide de sa patiente n'auguraient rien de bon. Tout laissait présager une grosse crise de prééclampsie devant laquelle il était totalement démuni.

– Monsieur le baron, c'est très grave. Si la météo le permettait, j'emmènerais tout de suite votre épouse à l'hôpital de Vienne. Cependant, les pluies diluviennes rendent le trajet trop dangereux en calèche. Son état risque fort d'empirer. Elle ne tiendra pas. Il faut déclencher l'accouchement de toute urgence, et l'on ne peut le faire qu'à Hollabrunn[1], au dispensaire. Si nous partons maintenant, nous pouvons y être dans une heure.

Rudolf voyait sa femme adorée s'affaiblir de minute en minute. Rien

1 - Le nom de Hollabrunn est inscrit sur l'Arc de Triomphe de Paris. Ce fut une bataille napoléonienne qui se déroula le 16 novembre 1805, opposant 7 300 soldats russes à 20 600 militaires français.

n'allait comme prévu. Il restait encore cinq semaines avant la naissance. Tout avait pourtant été organisé dans les moindres détails. Ils devaient se rendre à l'hôpital de Vienne, dans le service du grand professeur Waibl qui suivait Harriet depuis le début de sa grossesse. Celui-ci avait promis de l'assister pour cet accouchement tant attendu. Et là, que faire ? Il aurait aimé partager son dilemme avec Hessi son ordonnance et surtout son inséparable compagnon d'armes, or malheureusement celui-ci s'était absenté pour quelques jours.

Les deux hommes emmitouflèrent Harriet dans sa grande capeline de laine. La soutenant à chaque pas, ils l'aidèrent à descendre dans la cour, l'installèrent presque inconsciente, dans la calèche, quand soudain, pris d'une idée subite, le baron se retourna vers le médecin.

– Docteur, je vous confie ma femme. Pendant ce temps, je pars à cheval à Vienne. Je vais chercher le professeur Waibl en qui nous avons mis toute notre confiance. Je vois bien qu'il faut un spécialiste pour Harriet et ce n'est pas à Hollabrunn que nous en trouverons un.

Se penchant sur son épouse, il lui caressa la joue.

– Harriet, pardon, je te laisse mais c'est pour te sauver. Tiens-bon ma chérie ! Je t'aime.

Harriet, ouvrit ses yeux pleins de fièvre, releva doucement la tête et murmura :

– Je t'attendrai, je te le promets.

Rudolf envoya en urgence la jeune servante Nenny à la poste. Il s'agissait de faire parvenir un télégramme au professeur Waibl, afin de le prévenir de l'urgence de la situation et de lui demander de faire tenir deux chevaux de relais à leur disposition.

Son père Carl, que l'état de sa belle-fille inquiétait, se porta volontaire pour prévenir les parents d'Harriet, le baron Oskar et la baronne Adelheid Parish von Senftenberg, qui habitaient à environ trois cents kilomètres, au château de Senftenberg, en Tchécoslovaquie.

Rudolf ordonna aux palefreniers de seller Pascha et Murra, deux magnifiques chevaux de race Haflinger[1] qu'il avait ramenés de la guerre, lors de l'une de ses premières permissions. Ils lui avaient été offerts par l'empereur Charles François-Joseph en récompense d'un acte de bravoure. De petite taille, ces animaux rustiques possédaient une

1 - Cette race de chevaux est originaire du village de Hafling. Rudolf les avait reçus des mains de l'empereur, après de violents affrontements contre les Serbes, dans la vallée de la Morave.

grande résistance et pouvaient parcourir de très longues distances.

Issu de la célèbre académie impériale Thérésienne[1], Rudolf avait mené une belle carrière d'officier dans le 15e régiment de dragons, élite de l'armée autrichienne. Il faisait partie de la garde rapprochée de l'Empereur Charles et avait été très gravement blessé à la tête lors d'une violente échauffourée, pendant la sixième bataille de l'Isonzo, en août 1916. Il s'estimait toutefois très chanceux car plus de cent-soixante-mille soldats avaient trouvé la mort pendant ces horribles affrontements. Rudolf ne parlait jamais de cette période. Lorsque quelqu'un le questionnait sur la cicatrice marquée d'une ligne blanche, qui partait du sommet du crâne jusqu'à l'oreille, il s'en tirait d'une pirouette, d'un bon mot, et mettait gentiment un terme à la conversation, laissant son interlocuteur sur sa faim.

Le baron se couvrit d'un imperméable d'équitation, enfila rapidement ses bottes, attacha ses éperons, et sauta prestement en selle. Il prit les rênes du second cheval dans une main et franchit au grand trot le portail de la propriété. Il avait connu les combats, les situations extrêmes, mais cela n'avait rien à voir avec cette course effrénée qu'il entamait afin de sauver la vie de son épouse adorée. Jamais, il n'avait mené des chevaux à ce train. Il galopait en plein mois de février, sous la pluie incessante, sur des chemins boueux et glissants, accordant à ses bêtes à peine quelques minutes de repos. À chaque arrêt, il changeait de monture, puis repartait de plus belle, éperonnant sévèrement les flancs de l'animal dès que le rythme ralentissait. Il lui fallut près de quatre heures avant d'atteindre les faubourgs de Vienne.

À l'hôpital, le professeur Waibl faisait le tour des chambres, déjà équipé pour l'expédition qui s'annonçait. Les patients étaient surpris par son accoutrement de cavalier qui dénotait fortement au milieu des blouses blanches habituelles. Rudolf lui fit un compte rendu rapide, s'accorda cinq minutes pour boire une infusion brûlante, puis tous deux repartirent à toute allure en direction de la petite ville de Hollabrunn. La nuit était tombée quand ils arrivèrent fourbus et crottés devant le dispensaire. Le professeur paraissait exténué, mais dès que ses pas franchirent la porte d'entrée, il retrouva toute la dignité d'un chef de service et entreprit immédiatement de donner des ordres. Rudolf s'écroula sur une chaise. Commença alors pour lui, le calvaire

1 - Fondée en 1751, par l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, l'Académie militaire Thérésienne est considérée comme l'une des plus anciennes écoles militaires au monde. Ce fut la seule unité militaire à avoir opposé une résistance armée aux forces allemandes, lors de l'*Anschluss* en 1938.

d'une attente interminable.

La situation était alarmante. Dans la salle d'accouchement, les quatre employés du dispensaire étaient en état de panique. Inconsciente, les yeux révulsés, Harriet avait le visage blême et les membres violets. Deux jeunes médecins désemparés étaient à son chevet ; les contractions avaient commencé.

Le professeur Waibl prit les choses en main et demanda à chacun de bien se désinfecter. Il sortit de sa mallette son équipement, une paire de forceps, des pinces et bistouris stérilisés ainsi que plusieurs flacons de différents liquides. Dix ans auparavant, une femme atteinte d'éclampsie n'aurait eu aucune chance de survie, mais grâce aux derniers progrès de la science, il restait encore une petite carte à jouer. Le professeur, passa un produit désinfectant sur le bras de la parturiente, puis lui introduisit en intraveineuse une grosse aiguille et lui injecta une seringue entière de sulfate de magnésium.

Le temps s'égrenait lentement. Les contractions étaient de plus en plus rapprochées. Au lever du jour, en s'aidant des forceps, le professeur mit au monde une jolie petite fille toute potelée mais de couleur rouge-foncé et totalement inerte. Les deux médecins prirent le relais, essayèrent tout ce qui était en leur pouvoir pour réanimer ce pauvre bébé qui s'accrocha à la vie pendant quelques heures, mais ne résista pas et s'éteignit dans la journée. Dès qu'ils comprirent qu'il n'y avait plus aucun espoir, le plus jeune partit chercher le père resté au chevet de sa femme inconsciente. Rudolf baptisa immédiatement sa petite fille, puis la berça dans ses bras pendant de longues minutes. Il eut ainsi la chance de connaître son visage, de la prénommer Maria et de lui dire au revoir, ce qu'Harriet ne put jamais faire. Cette douleur la hantera le reste de sa vie.

Malgré les soins que tous lui prodiguaient, la jeune accouchée était complètement léthargique. Installée dans une chambre tout au bout d'un long couloir, une infirmière la veillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce coma dura deux semaines, pendant lesquelles toute la famille proche se relaya à son chevet. Son pronostic de guérison était très faible mais son cœur battait toujours.

Rudolf, entouré des siens, organisa l'enterrement de sa petite fille. Tout le village s'était rassemblé. L'église d'Immendorf était pleine à craquer et des dizaines de personnes étaient agglutinées à l'extérieur. Dans l'édifice de pur style baroque, le recueillement et le silence étaient frappants. Puis les chants commencèrent et permirent

à chacun de libérer son émotion. Les hommes, en tenue traditionnelle de deuil, le chapeau à la main, se tenaient sur les rangées de bancs à droite, les femmes vêtues d'un *Dirndl*[1] noir, étaient à gauche, et portaient toutes un fichu ou une mantille sur la tête. Certains membres de la famille s'étaient installés en haut, dans la loge des Freudenthal.

Le spectacle du petit cercueil de bois clair, porté par son père Rudolf, et Charlie, le frère aîné d'Harriet, émut aux larmes toute l'assemblée. À la sortie, dans un silence religieux, l'interminable cortège funèbre se dirigea vers le cimetière et, sous un faible soleil hivernal, la petite Maria fut inhumée dans le caveau familial.

1 - Tenue traditionnelle des femmes en Autriche.

L'AMI

Hessi revint huit jours plus tard et fit tout ce qui était en son pouvoir pour soutenir la famille. Bien qu'ami intime de Rudolf, il était néanmoins absent au moment du drame. En effet, le baron qui avait pris depuis peu la vice-présidence du conseil de surveillance de la Société agricole de Basse-Autriche, essayait de trouver d'autres marchés pour la production céréalière de la région. Il ne pouvait cependant s'absenter à cause de la grossesse de son épouse, aussi avait-il dépêché son camarade à sa place, afin de négocier de nouveaux accords agricoles.

Ce grand gaillard bien charpenté avait une histoire plutôt singulière.

Orphelin, de sa plus tendre enfance il ne gardait aucun souvenir. D'ailleurs ses origines étaient plutôt floues ; d'aucuns pensaient qu'il était le fruit d'une liaison ancillaire entre un membre de la famille Ypsilanti et une domestique morte en couches. En 1884, cette grande famille princière grecque avait reçu en héritage le château de Rappoltenkirchen, magnifique forteresse médiévale qui se dressait au nord-est de la Basse-Autriche, juste à la sortie du village de Sieghartskirchen. Remaniée au fil des siècles, cette demeure avait perdu de sa superbe moyenâgeuse, pour se vêtir d'un pur style XVIIIe.

Comme beaucoup d'orphelins de l'époque, Hessi fut livré à lui-même. Il grappillait quelque nourriture dans les cuisines du château, louait, dès l'âge de six ans, ses services dans les fermes. Pendant les moissons, il apportait de l'eau, du vin et des victuailles aux travailleurs des champs. Le reste du temps, il aidait les femmes à soigner

les animaux, portait le bois pour la cheminée, se rendait utile par de nombreuses actions. Les fermiers de la région se montraient généreux et lui offraient une gamelle emplie de soupe de pain, de quelques pommes de terre chaudes, ou d'un bout de fromage. N'ayant pas de toit pour s'abriter, Hessi avait élu domicile dans les écuries du château. À la tombée de la nuit, il se faufilait discrètement par le petit portail, et dès que la voie était libre, il s'introduisait dans le bâtiment, s'installait dans un box et dormait dans la paille, souvent lové contre le flanc d'un animal, tout du moins pendant l'hiver. Il développa ainsi une réelle passion pour les chevaux. Au château, tous savaient bien entendu qu'Hessi logeait dans les écuries, mais personne ne disait rien. C'était finalement un bon moyen d'avoir un gardien qui surveillait les bêtes sans avoir à le payer. Il passa au travers de toutes les maladies infantiles, et bien que personne n'eût parié un liard sur lui, il survécut. Son éducation fut des plus sommaires. Jamais il n'alla à l'école. Il ne savait ni lire ni écrire.

À l'automne 1901, Carl von Freudenthal fut invité à la chasse par le prince Grégor Ypsilanti, diplomate et ami de la famille. L'accueil chaleureux de son hôte et la beauté de la propriété furent une belle récompense après une journée de voyage harassante. Il apprécia ce séjour qui se déroula le mieux du monde. Le temps était clair, les couleurs d'automne de la forêt magnifiaient leurs matinées de chasse. Plusieurs amis du prince Ypsilanti étaient aussi de la partie et les repas se prolongeaient fort agréablement autour d'un feu de cheminée, pendant que circulaient de bons cigares accompagnés de quelques boissons alcoolisées. On y parlait beaucoup de politique à cause de l'accroissement des tensions nationalistes entre les différents peuples de l'empire.

L'avant-veille de son retour, Carl alla aux écuries à la nuit tombée pour s'assurer que son cheval allait bien. Il avait en effet remarqué que ce dernier boitait légèrement de l'antérieur droit. Entrant dans la stalle, il aperçut un jeune adolescent couché dans la paille.

– Hé jeune homme ! Que fais-tu là ? l'interpella-t-il sévèrement.

– Pardon M'sieur l'baron, j'me suis installé dans l'box de vot'cheval pour le surveiller. J'ai bien vu qu'il avait une petite faiblesse. J'le soigne depuis hier soir. J'y ai mis un onguent de ma façon sur l'paturon enflé et ça a l'air d'aller bien mieux.

– Quel est ton nom ? Quel âge as-tu ? Tu t'y connais en chevaux ? Demanda Carl.

– Ben oui M'sieur le baron. J'y passe ma vie avec les chevaux. On s'tient chaud la nuit. Et pour mon âge, j'sais pas trop, quatorze ou quinze ans je crois. Au fait, j'm'appelle Hessi.

– Tu travailles ici ?

– J'aimerais bien mais on m'dit tout l'temps qu'y a pas d'travail pour moi.

Carl scruta le jeune garçon. Le visage de ce grand échalas d'une quinzaine d'années exprimait une naïveté touchante. Le baron avait besoin d'un palefrenier et cet adolescent à peine sorti de l'enfance semblait s'y connaître en chevaux.

– Et si je te proposais un emploi dans ma propriété, tu viendrais avec moi ? Je cherche quelqu'un pour mes écuries.

– Oh M'sieur le baron, j'crois qu'ça m'plairait bien.

C'est ainsi que Hessi se retrouva à Immendorf. Il s'adapta immédiatement à sa nouvelle vie. Sous les ordres du palefrenier-chef, il s'occupait des douze chevaux de l'écurie, ainsi que des dix chevaux de trait de la ferme. Son travail lui plaisait. D'un naturel réservé, il semblait toutefois heureux et son intégration auprès des autres employés fut aisée.

Plusieurs semaines après son arrivée, il fit la connaissance du jeune baron Rudolf qui revenait de pension. Par une belle matinée de printemps, Hessi faisait tourner à la longe un cheval dans la cour de la ferme, lorsqu'il entendit soudain une voix qui l'interpellait :

– Bonjour Hessi. Je suis Rudolf. Mon père m'a parlé de toi ce matin. Il paraît que tu t'y connais en chevaux et j'ai un souci avec le mien.

– Oh, vous z'êtes le jeune baron ? Ma foi, si je peux vous aider…

– Je suis rentré de Krems il y a deux jours, et hier j'ai voulu monter ma jument Hélia. Mais elle a une grosseur sur le jarret et boite terriblement.

Les deux adolescents se dirigèrent vers les écuries. Hessi sortit la jument de son box et diagnostiqua immédiatement un gros furoncle. Demandant au jeune homme de lever et maintenir fermement un des antérieurs du cheval pour l'empêcher de ruer, il désinfecta le jarret et incisa l'abcès à l'aide d'une lame de rasoir effilée. Un jet de liquide putride jaillit comme un geyser de la plaie. Le jeune homme pressa longuement tout autour pour faire sortir le pus, puis il appliqua une poudre antiseptique sur l'incision. Quelques instants plus tard,

un pansement tout propre entourait le membre de l'animal. Rudolf poussa un sifflement admiratif.

– Papa m'avait bien dit que je pouvais te demander conseil, mais alors là, chapeau ! Tu m'impressionnes !

Hessi rougit sous le compliment, puis tous deux continuèrent à discuter. Quelques années seulement les séparaient et malgré la différence d'éducation, de nombreux centres d'intérêt les rapprochaient. Dorénavant, lors de chaque séjour de Rudolf, ils se retrouvaient avec plaisir et tout doucement une véritable complicité s'établit entre eux deux.

On ne me donnera sûrement pas beaucoup la parole dans ce livre. Je ne suis qu'un personnage secondaire, le cocher, le chauffeur, l'homme à tout faire, l'homme invisible…

Tout le monde m'oubliera, et pourtant j'ai toujours été là.

Je connais l'histoire et les secrets de cette famille. J'ai partagé la moindre de leurs joies et aussi toutes leurs peines. Quand on est cocher ou chauffeur de maître, on comprend très vite qu'il ne faut parler que si l'on nous interroge. Avec Rudolf, c'était différent. Il savait écouter et avait le don de s'adapter à son interlocuteur. C'est lui qui m'a appris à conduire, ce qui nous a beaucoup rapprochés. Nous avons ressenti la même excitation en entendant ronronner le moteur de notre première voiture flambant neuve. Lors de nos trajets, et pendant toutes ces années, il discutait de tout et de rien avec moi, il s'enquerrait toujours de ma famille, même aux moments les plus difficiles de sa vie.

Hessi et moi étions les seuls à connaître la virulence des maux de tête engendrés par sa blessure de guerre. Quand une crise arrivait, il me faisait appeler, s'allongeait sur la banquette arrière de la voiture, fermait les yeux et me demandait de conduire doucement jusqu'à ce que la douleur diminue. Il refusait que sa femme et ses enfants le voient dans cet état, c'était notre petit secret.

Les deux barons Carl et Rudolf étaient des êtres d'exception.

Bien sûr, ils étaient « de la Haute » et menaient des vies d'aristocrates d'un autre temps, mais c'était ainsi à l'époque. Personne ne se posait de questions ; tout notre système économique et social était fondé sur ce mode de fonctionnement. Pour nous, un emploi au château était une chance à ne pas rater. Les Freudenthal traitaient leur personnel avec une grande humanité et s'en occupaient jusqu'au bout. Connaissez-vous beaucoup d'employeurs qui prennent soin de leurs domestiques, les logent, les soignent et les accompagnent au soir de leur vie, jusqu'à la mort, comme des membres de leur propre famille ?

Et Harriet ? On ne sait pas ce qui nous attirait le plus chez elle. C'était un doux mélange de beauté, de gaieté et de bonté. Lorsqu'elle est arrivée à Immendorf, nous avons tous eu l'impression que le soleil se mettait à briller tous les jours.

J'avais pris l'habitude de traîner dans les cuisines du château ou à l'office rien que pour essayer de la croiser. Elle pouvait me demander n'importe quoi, même la lune. Je serais parti la décrocher juste pour la voir sourire.

Nous étions tous fous amoureux d'elle.

1914
LA GRANDE GUERRE

Le 28 juin 1914, par un improbable concours de circonstances, le prince François-Ferdinand, héritier du trône austro-hongrois, et son épouse Sophie Chotek, duchesse de Hohenberg, furent assassinés à Sarajevo. Très uni, le couple en visite officielle, fêtait ce même jour son quatorzième anniversaire de mariage. Lors de ce voyage en Bosnie-Herzégovine, le prince tenait absolument à ce que son épouse profite pleinement de toutes les manifestations, car à la cour d'Autriche, leur union morganatique[1] ne permettait pas à la duchesse de recevoir les honneurs dus à son rang.

Ce matin-là, selon le programme établi, l'archiduc et sa femme visitèrent la caserne des pompiers, l'hôtel de ville et le musée de Sarajevo. Au retour, installés dans leur limousine décapotable et suivis par un long cortège de voitures qui les accompagnait, ils profitaient joyeusement des ovations de la foule agglutinée de part et d'autre de la rue.

Or, sept jeunes conspirateurs, alliés aux activistes de l'organisation Jeune Bosnie[2], s'étaient mêlés à la population présente pour acclamer l'héritier du trône. L'un des jeunes terroristes lança une bombe artisanale en direction de François-Ferdinand. Le projectile rebondit sur le capot de la voiture, roula et éclata sous la voiture suivante, blessant

1 - La duchesse était issue de la noblesse tchèque mais ne possédait aucune distinction princière. Il lui était donc interdit de partager les charges et les privilèges des membres de la famille impériale.

2 - Organisation révolutionnaire anarchiste prônant l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine et soutenue par la société secrète nationaliste serbe la Main noire.



L'archiduc François-Ferdinand et son épouse Sophie. Photo prise le jour de leur assassinat.

grièvement deux membres de la suite du prince ainsi qu'un policier.

À ce moment-là, tout le monde pensa avec raison que le couple héritier avait échappé de peu à un attentat. Les voitures foncèrent en convoi jusqu'à la résidence du gouverneur de la ville. Celui-ci, encore dans l'ignorance du grave incident diplomatique, accueillit ses hôtes par des mots de bienvenue, un grand sourire aux lèvres :

– Votre Altesse Impériale et Royale, nos cœurs sont remplis de joie à l'occasion de cette charmante visite que Votre Altesse nous fait l'honneur d'accorder à la capitale de notre pays, et…

Furibond, le prince réagit violemment :

– C'est inadmissible ! Est-ce-là l'habitude des Bosniaques d'accueillir avec des bombes ceux qui viennent pacifiquement à eux, en toute bonne foi[1] ?

La réception qui s'en suivit se déroula dans un climat délétère et ne s'éternisa pas. En sortant du palais trois quarts d'heure plus tard, le prince émit l'idée de rendre visite aux deux blessés qui avaient été transportés à l'hôpital. Malheureusement, on oublia d'informer certains chauffeurs du cortège du changement de programme, et

1 - Dialogues tirés du livre de Georges Ayache : *1914, une Histoire par accident*.

les voitures de tête prirent une autre direction. Dix minutes plus tard, la voiture de François-Ferdinand se retrouva isolée. Comprenant qu'il s'était trompé de rue, le chauffeur s'arrêta et enclencha la marche arrière.

C'est par la plus grande des coïncidences qu'appuyé sur la façade d'un commerce, Gavrilo Princip[1], l'un des jeunes conspirateurs, éberlué, vit à ce moment précis, le véhicule de l'archiduc s'arrêter juste devant lui. Après quelques secondes d'hésitation, il se précipita à sa hauteur, sortit son Browning et tira plusieurs fois, blessant mortellement le couple princier.

Ajouté à la situation politique très instable, ce triste événement poussa au paroxysme les tensions et rivalités économiques, coloniales et politiques, sous-jacentes de l'Occident. L'assassinat de Sarajevo déclencha malheureusement un mécanisme incontrôlable qui entraîna tous les protagonistes vers une « guerre totale ».

L'Autriche, appuyée par l'Allemagne, déclara la guerre à la Serbie le 28 juillet de cette même année, puis attaqua la Russie en août.

1 - Gavrilo Princip, encore mineur au moment de l'attentat, fut condamné à vingt ans de travaux forcés dans la forteresse de Théresienstadt. Il mourut en prison dès 1918, victime de mauvais traitements et de conditions de détention déplorables.

1914
SUR LE FRONT

Rudolf et Hessi furent mobilisés très rapidement. Le baron Carl avait fait des pieds et des mains auprès de ses relations pour que les deux jeunes gens puissent être ensemble. Hessi partirait donc comme ordonnance personnelle du jeune officier von Freudenthal.

Après quatre semaines de classes militaires, leur régiment fut envoyé sur le front serbe. L'empire d'Autriche-Hongrie avait annexé la Bosnie-Herzégovine depuis 1908 ; cette domination était fort mal vécue par les populations slaves, en particulier par la jeunesse qui se tournait en grande majorité vers le mouvement révolutionnaire Jeune Bosnie. Ce petit groupe anarchiste s'était donné pour mission la libération des territoires occupés par les Autrichiens.

Ces quelques mois les transformèrent. Ils perdirent rapidement la naïveté et l'enthousiasme de leur jeunesse. Ils devinrent des hommes graves, affrontant le sang, la puanteur et la mort. Rudolf et Hessi vécurent la guerre et toutes ses atrocités. Ils marchèrent, mangèrent, dormirent dans la boue des tranchées. Ils se ruèrent à l'assaut, tuèrent, se défendirent ensemble. À plusieurs reprises ils se sauvèrent mutuellement la vie et, malgré leur extraction sociale si différente, un lien indéfectible les unit pour toujours.

Puis, en juillet 1916, ils partirent au sud pour la fameuse vallée de l'Isonzo, où d'emblée, dès leur arrivée, ils pressentirent la gravité des batailles qui allaient s'y dérouler. L'enjeu de ces combats était la prospère ville de Trieste dont le port important permettait à l'Autriche d'avoir une ouverture sur la mer Adriatique.